THÉÂTRE FRANÇAIS

DU XIXME SIÈCLE

VOL. 12.

SCRIBE.

VALÉRIE.



Hachette's Cheap Series of Modern French Readers.

French Primary Readers.
Limp Cloth, each 6d.
(The Editors' Names are placed in Parentheses.)

Adventures de l'Anon Baudinet. (BARLET.)
La Famille de Friquet. (HUGUENET.)
L'Oiseau bleu — La Mouche. (LERICHE.)
L
E
L
L
U
M
L
B
C
—
—
(JULIEN.)
Demoulin.—Franklin. (BROCHER.)
Lehugeur.—Charles XII. (PERRET.)
Albert-Levy.—James Watt. (GABORIT.)
Van den Berg. — Alexandre le Grand. (HUGUENET.)
—— Napoléon Ier. (HUGUENET.)
Vattemare, H.—Vie et Voyages de Christophe Colomb. (BIDAUDVILLE.)
—— Vie et Voyages de David Livingstone. (ANTOINE.)
—— Vie et Voyages de James Cook. (TESTARD.)

Elementary French Readers—*cont.*

	s.	d.
Bué, Henri, Elementary Conversational French Reader	0	6
Janau, Junior French Book .	1	3
Bué, Henri. New Conversational First French Reader, with Questions and Vocab.	0	10
Children's Own French Book, with Vocabulary.	1	6

Price per volume, Cloth, 10d.

Vol. 1. LAMARTINE, CRAVEN, OHNET, ÉNAULT.
,, 2. MARMIER, DUMAS, BALZAC, THOUMAS, AIMARD.
,, 3. FEUILLET, CLARÉTIE, SÉGUR, KARR, AUDEBRAND.
,, 4. CHERBULIEZ, LABOULAYE, DAUDET, E., DAUDET, A.
,, 5. D'HÉRICAULT, MICHELET, STAËL.
,, 6. THIERS, HUGO.

French Composition and Translation.

	s. d.
Barrère, Chronicles of War from English Authors, for Army Candidates, etc.	3 0
Blouët, Primer of French Composition	1 0
—— Class Book of French Composition, with Vocab.	2 6
—— Key to same	2 6
Bué, Henri, Primer of French Composition (*in preparation*).	
The Children's Own Book of French Composition— French Part by E. Janau.	1 6
English Part by E. C. D'Auquier	1 6
Federer, Materials for French Translation	1 6
—— Key to the same	2 6
Julien, Introductory Lessons to French Composition. 2 vols. each	1 6
—— Practical Lessons in Elementary French Composition	2 6
Kastner, Elements of French Composition,	2 0
—— Key (*for Teachers only*),	2 6
Mariette, Half-Hours of French Translation	4 6
—— Key to same	6 0
Perini, Extracts in English Prose for Translation	2 0
—— The Bridge, or Exercises for Translation	0 9
Roulier, First Book of French Composition	1 6
—— Key (*for Teachers only*)	2 6
—— Second Book of French Composition	3 0
—— Key (*for Teachers only*)	3 0
Sers, English Passages for Translation. Advanced Texts	2 6

French Conversation, Dialogues, Idioms & Proverbs.

	s. d.
Antoine, Practical Lessons in Colloquial French,	1 6
Belcour, English Proverbs and French Equivalents,	2 0
Beljame and Bossert, Common French Words,	2 0
Bué, H., Easy French Dialogues	0 6
—— First Steps in Fr. Idioms	1 6
Bué, Jules, Class Book of Comparative Idioms. English, French and German. Each Part separately	2 0
Bué, Madame, La Conversation en Classe à l'usage des Jeunes Filles, Partie Française	0 8
—— Partie Anglaise	0 8
Chardenal, Practical Exercises on French Conversation	1 6
Delbos, French Vade-mecum for Travellers and Students,	1 0
D'Oursy, Primer of French Conversation, Proverbs and Idioms	1 0
Julien, Voyage à Paris	1 0
—— Lessons in French Syntax adapted to Conversation	2 6
Richard et Quétin, English and French Dialogues	1 6
—— New English and French Word Book	0 6
Tarver, The Eton School French-English Dialogues	3 6
Tondu, New Memory-Aiding French Vocabulary	1 6
Whitfield, French Commercial Dialogues for Advanced Pupils	3 0

ITALIAN WORKS.

Perini, Italian Conversation Grammar, comprising the most important Rules of Grammar, Exer-cises, English-Italian Dialogues, Extracts in Italian Poetry, Guide to Italian Composition, Vocabularies, etc., etc. . *s. d.* 5 0

Riccardo, English and Italian Dialogues. With an outline of Italian Grammar . . 1 6

Biblioteca Italiana, with Notes and Vocabulary for Schools and for Private Students. By Rev. A. C. Clapin, M.A. Price per Volume, in paper covers, . 1 0

Alfieri, Vittorio, Oreste. Tragedia in cinque atti.

Amicis, Edmondo de, Gli Amici di Collegio, etc. Novelle.

Carcano, Giuilo, La Madre e il Figlio. Novella.

—— Memorie d' un Fanciullo. Il Capellano della Rovella. Novelle.

Castelnuovo, Enrico, Novelle.

Goldoni, Carlo, Il Burbero benefico. Commedia in tre atti, in prosa.

—— Un Curioso Accidente. Commedia in tre atti, in prosa.

Goldoni, Carlo, Il Vero amico. Commedia in tre atti, in prosa.

Maffei, Scipione, Merope. Tragedia in cinque atti.

Manzoni, I Promessi Sposi, Double Volume - *s. d.* 2 0

Morceaux choises des Classiques Italiens. Selections from Eminent Italian Writers. With Biographies and Notes in French by Ferri. 300 pages. Boards - - - 2 0

Pellico, Le Mie Prigioni. with Notes, by Rev. A. C. Clapin, M.A. . . . 1 6

Perini, The First Chapter of 'I Promess Sposi,' by Manzoni, with an English Interlinear Translation. . . 2 6

—— 'La Clemenza di Tito,' by Pietro Metastasio, with an English Interlinear Translation. . . . 2 6

—— 'La Vita Nuova di Dante Alighieri,' with Notes and Comments in English. . 2 6

—— First Italian Reading Book in Prose and Poetry, with Rules for Pronunciation, Hints on Italian Versification, and an Accented Vocabulary of all the Words in the Text. 1 6

Le Théatre Français du XIXE Siècle
No. 12.

VALÉRIE.

Comédie en Trois Actes

BY

SCRIBE.

WITH EXPLANATORY NOTES

BY

A. ROULIER, B.A.

BEDFORD COLLEGE AND CHARTERHOUSE SCHOOL.

NEW EDITION.

LONDON:

DULAU & CO., 37 Soho Square, W.

HACHETTE & CO., 18 King William Street

Charing Cross.

1892.

PREFACE.

Eugène Scribe was born at Paris on the 24th of December, 1791, and died on the 20th of February, 1861, at the age of seventy. After studying law for a time, he yielded to his literary propensities, and in the course of a few years became famous amongst the French play-writers of this age. His fertility was wonderful, and is amply proved by the fact that he wrote over 400 pieces—comedies, dramas, and operas—some of which were composed conjointly with other authors, as Delavigne, Delestre, Mélesville, etc.

The chief merits of Scribe's plays consist in facility of invention, skilful arrangement of scenes and unexpected events, vivacity of dialogue, and thorough knowledge of the society he wishes to depict. The numerous adaptations or translations of most of his plays show the credit he enjoyed abroad as well as in his own country.

Valérie was written conjointly with Mélesville, and represented at the "Théâtre Français," on December 21st, 1822. It is the story of a poor orphan girl, blind from her earliest years, whom a generous lover, after mastering the art of an oculist at the cost of great sacrifices, restores to sight, and subsequently marries. Out of these simple elements Scribe and Mélesville made up a little drama, full of pathos and interest.

Besides, it is a production totally free from anything which might shock the feelings of the most scrupulous moralist, and quite fit to be placed into the hands of students of both sexes.

A. ROULIER.

CHARTERHOUSE, *November*, 1877.

VALÉRIE.

PERSONNAGES.

LE COMTE ERNEST DE HALZBOURG.
HENRI MILNER, conseiller.
AMBROISE, domestique de Caroline.
CAROLINE DE BLUMFELD, jeune veuve.
VALÉRIE, son amie.

Dans une petite ville d'Allemagne.

ACTE PREMIER.

Un salon donnant sur [1] des jardins; porte et croisées [2] au fond; deux portes latérales.

Scène I.

CAROLINE, HENRI.

Caroline. Quel bon hasard vous amène, mon cher Henri? Je croyais que les affaires de la chancellerie prenaient toute votre matinée.

Henri. Il est vrai, madame; mais dans la journée vous faites des visites, le soir vous avez toujours du monde.[3] Le moyen de [4] vous parler?

Caroline. Hier, cependant, nous étions seuls, ou c'est tout comme.[5] Je n'avais avec moi que

ma cousine ; et une personne qui n'y voit pas[1] ne doit pas vous effrayer beaucoup.

HENRI. N'importe, je n'ai pas osé. L'affaire dont je veux vous entretenir est si difficile à aborder...[2]

CAROLINE. Je vous devine.[3] Vous allez me parler de l'état de ma fortune. Je connais, mon cher Henri, votre raison, l'étendue de vos lumières,[4] la tendre amitié qui nous unit dès l'enfance. Je déclare d'avance que tous vos conseils sont excellents ; mais je n'en suivrai pas un seul.

HENRI. Du tout, madame ; ce n'est pas là le sujet qui m'amène. Je ne viens pas pour vous parler raison.[5]

CAROLINE. Ah ! que vous êtes aimable ! C'est peut-être une confidence que vous aviez à me faire ?

HENRI. Justement.[6]

CAROLINE. Avez-vous du temps ? êtes-vous pressé ? C'est que j'ai aussi un secret ; et à qui pourrais-je le confier, si ce n'est à mon meilleur ami ? Vous ne savez pas, je vais me marier.

HENRI. Ah ! mon Dieu ![7] Depuis quand avez-vous pris cette résolution ?

CAROLINE. Depuis ce matin, je crois.

HENRI, *à part.* Allons, j'ai eu tort de ne pas me déclarer plus tôt. (*Haut.*) Après un secret comme celui-là, le mien n'aurait plus rien d'intéressant. Nous en causerons une autre fois.

CAROLINE. Eh ! mais, qu'avez-vous donc ?

HENRI. Rien ; je vous écoute. Parlons de vous, de votre bonheur.

CAROLINE. Vous savez que je suis veuve, et que M. de Blumfeld, mon mari, m'avait laissé six mille florins[8] de rente ; ce qui était fort bien à

lui, mais il avait compté sans un maudit procès[1] qui s'est élevé au sujet de sa succession.

Henri. Un procès détestable que vous ne pouvez manquer de perdre, et qui doit vous ruiner.

Caroline. Vous croyez ?

Henri. Oui, madame.

Caroline. C'est ce qu'ils disent tous, et pourtant, il n'aurait tenu qu'à moi de le gagner.[2] Ce vieux conseiller, le plus obstiné des hommes, contre lequel je plaidais, et qui voulait absolument m'épouser...

Henri. Heureusement qu'il est mort.

Caroline. C'est égal ;[3] on n'a pas idée[4] d'un entêtement pareil. Imaginez-vous qu'il a un neveu, le jeune comte de Halzbourg, dont vous avez entendu parler.

Henri. Je ne crois pas.

Caroline. Il était le cadet[5] d'une famille nombreuse ; et, comme il n'avait pas de fortune à espérer, on voulait le faire entrer dans les ordres ; vous vous rappelez, maintenant. C'est lui qui, il y a trois ans, disparut subitement, sans que l'on pût savoir ce qu'il était devenu.

Henri. Oui ; j'ai de tout cela quelque idée confuse.

Caroline. Eh bien, monsieur, pendant cet espace de temps, il a successivement perdu deux frères, et je ne sais combien de cousins ; de sorte qu'il est maintenant riche à millions ;[6] et, en outre, c'est encore à lui que revient,[7] dans ce moment, toute la succession de mon vieux conseiller, à la charge par lui,[8]—écoutez bien cette clause du testament, — à la charge par lui de terminer ce procès en m'épousant. C'est ce que

m'a appris ce matin mon homme d'affaires, et c'est là-dessus que je voulais vous consulter. Quel parti me conseillez-vous de prendre ?

HENRI. Eh ! mais, d'après les premiers mots de votre conversation, il me semble que vous êtes décidée.

CAROLINE. Jusqu'à un certain point. On dit beaucoup de bien [1] du comte de Halzbourg ; mais peut-être n'est-il pas le mari qui me conviendrait. Je connais très-bien tous mes défauts : je suis vive, impatiente, étourdie ; c'est pour cela qu'il me faudrait pour époux quelqu'un de calme, de raisonnable ; enfin, cela va vous faire rire, quelqu'un de votre caractère... si vous m'aimiez, bien entendu.[2]

HENRI. Comment, madame, il serait possible ?

CAROLINE. Après cela,[3] il se peut que le comte de Halzbourg réunisse ces qualités ; et, bien décidément, je l'épouserai peut-être, non pas pour moi, mais pour ceux qui m'entourent, et dont il me serait si doux de faire le bonheur ! Ma cousine, surtout ; cette chère Valérie, si aimable, si intéressante ! Pauvres toutes les deux, il faudra nous séparer ! Riche, je ne la quitterai plus ; je l'entourerai de tous les soins que son état réclame. Il est si triste d'être privé de la vue ! Seule au milieu du monde, morte à tous les plaisirs, chercher sans cesse son amie, et même auprès d'elle vivre [4] dans l'absence : autant mourir tout à fait ![5] Moi, d'abord, je ne pourrais pas exister ainsi.

HENRI. Vous, sans doute ! Mais Valérie, qui, depuis l'âge de trois ou quatre ans, est privée de la lumière, ne peut regretter les plaisirs dont elle n'a aucune idée, et bien certainement...

Scène II.

LES MÊMES ; AMBROISE.

AMBROISE. Madame, c'est une lettre qu'un beau chasseur [1] vient d'apporter pour vous.

CAROLINE, *prenant la lettre.* C'est bien.[2]

AMBROISE. Je l'ai prié bien poliment d'attendre ; il avait un bel habit vert, galonné sur toutes les coutures.[3]

CAROLINE, *qui a ouvert la lettre.* C'est du comte de Halzbourg. Il est à quelques lieues d'ici, et me demande la permission de se présenter chez moi… sans doute pour me parler de la clause du testament de son oncle. Une lettre très-honnête et très-respectueuse… quel est votre avis ?

HENRI. Je n'en ai pas à donner : il ne s'accorderait probablement pas avec le vôtre, et je me mettrais peut-être très-mal avec vous,[4] en vous conseillant de ne pas le recevoir.

CAROLINE. D'abord, ce ne serait pas convenable,[5] dans la situation où nous sommes. Je ne peux pas me dispenser…

HENRI. Ne cherchez pas de prétexte ; dites plutôt que vous le désirez.

CAROLINE. Oui, par curiosité, voilà tout. Cela n'engage à rien.[6] Toi, Ambroise, préviens Valérie que M. Henri Milner est ici, au salon, et qu'il est seul. (*A Henri.*) Elle vous tiendra compagnie en mon absence. Je vais écrire ma réponse.

Elle sort avec Ambroise.

Scène III.

HENRI, *seul.*

Oui, j'ai bien fait de ne pas me déclarer plus tôt ; ç'aurait été pour elle un triomphe de plus. Elle ignorera toujours que je l'aimais. Quelle légèreté ! quelle étourderie ! Que n'a-t-elle les sentiments et le cœur de Valérie !... Ah ! Valérie ! ma seule amie, venez à mon secours !

Scène IV.

HENRI, VALÉRIE, *conduite par* AMBROISE.

VALÉRIE. Henri, êtes-vous là ?

HENRI. Oui, sans doute ; et je désirais bien vous voir.

VALÉRIE. Eh ! vite, Ambroise, conduis-moi de ce côté ! (*Tendant la main à Henri.*) Bonjour, mon ami, je vous ai fait attendre, ce n'est pas ma faute ; je ne vais pas aussi vite que je le voudrais !

AMBROISE. Oh ! vous allez encore un bon pas,[1] surtout pour moi ! Qui m'aurait jamais dit qu'à soixante-six ans je serais le conducteur d'une jeune et jolie fille telle que vous ?

VALÉRIE, *gaiement.* Comme ma cousine me le lisait l'autre jour dans cet opéra français de *Richard*... tu es mon Antonio.

AMBROISE. Oui, un Antonio caduc.[2]

VALÉRIE. Tant mieux. Ta vieillesse me permet de m'acquitter envers toi. Tu me guides, et je te soutiens.

AMBROISE. Si vous vouliez bien,[1] vous pourriez un jour vous guider vous-même. Vous avez beau dire,[2] je n'ai pas perdu tout espoir.

VALÉRIE. Mon bon Ambroise, ne parlons pas de cela, je t'en prie : tu sais bien que les gens les plus habiles de ce pays ont déclaré que c'était impossible.

AMBROISE. D'accord ;[3] mais un habile homme d'Allemagne peut être un ignorant dans un autre pays. Si je vous racontais, par exemple, ce qui m'est arrivé, en France... à moi.

HENRI, *bas à Valérie.* Valérie, j'ai besoin de vous parler... renvoyez-le.

VALÉRIE. Laissez-lui achever son histoire ; ce vieux serviteur aime à raconter ; je suis pauvre, je n'ai rien... je le paye en écoutant. (*A Ambroise.*) Eh bien ?[4]

AMBROISE. Depuis longtemps j'étais, comme vous, privé de la vue, et l'année dernière, l'année de la mort de mon ancien maître, M. de Blumfeld, le mari de madame, je me trouvais avec lui à Paris...

HENRI. Oui, je sais que tu l'avais accompagné dans ce voyage.

AMBROISE. Il n'était question alors que d'un[5] savant docteur, le plus célèbre de toute l'Europe, qui faisait, disait-on, des cures merveilleuses. Je m'y fis conduire par curiosité. Un grand hôtel,[6] des voitures dans la cour, à ce qu'on me dit[7] du moins, une antichambre immense, où l'on me fit attendre deux heures un quart : enfin on se serait cru chez un ministre !

HENRI. Eh bien ! voyons.[8] Ce docteur t'a guéri ?

AMBROISE. Du tout, monsieur ! j'étais pauvre ;

il ne voulut seulement pas m'écouter ; et je me retirais, lorsqu'un jeune homme, qu'à ses discours je pris pour son élève, m'arrête, et, croyant me reconnaître à mon accent, me demande si, par hasard, je ne suis pas Allemand.

VALÉRIE. Eh bien, qu'as-tu répondu ?

AMBROISE. J'ai répondu : *ja, mein Herr !* il n'y avait pas de meilleure réponse. — De quelle province ? — De Souabe. — Connaissez-vous Olbruk ? — J'y suis né ! — Quoi ! vous êtes d'Olbruk ? combien je suis heureux !... Et moi, jugez comme j'étais fier de trouver à Paris quelqu'un qui connût notre endroit.

HENRI, *vivement.* Enfin, c'est lui qui t'a rendu la vue ?

AMBROISE. Oui, Monsieur. Quel talent ! Comme[1] il m'écoutait parler, celui-là ; et avec tous les développements convenables ! [2]

HENRI, *souriant.* J'entends ; [3] mais avec ce beau jeune homme et cette physionomie si distinguée, combien cela t'a-t-il coûté ?

AMBROISE. Je ne vous dirai pas au juste, vu qu'aprés [4] l'opération il m'a mis vingt-cinq louis dans la main, en me souhaitant un bon voyage !

VALÉRIE. Comment ! il serait possible !

HENRI. Je ne puis le croire encore !

AMBROISE. Comment ! vous ne pouvez le croire ; mais si je vous disais...

VALÉRIE. Je te remercie, Ambroise ; ton histoire est, en effet, très-singulière ! Malheureusement, nous ne sommes pas à Paris, et l'on ne fait pas chez nous de pareils miracles !

AMBROISE. Vous croyez peut-être que j'en impose ? [5]

VALÉRIE. Non, certainement... mais que je

ne te retienne pas,[1] Ambroise ; je n'ai plus besoin de toi.

AMBROISE. Merci, mademoiselle ; car on vient de nous donner des ordres pour ce comte de Halzbourg qu'on attend ; ce seigneur qui vient, dit-on, pour épouser madame, et c'est tout au plus si j'aurai[2] le temps nécessaire...

Il sort.

Scène V.

VALÉRIE, HENRI.

HENRI. Enfin, il est parti !

VALÉRIE. Eh bien ! que me voulez-vous ?

HENRI. Vous venez de l'apprendre ; on attend ce comte de Halzbourg, l'un des plus grands seigneurs de l'Allemagne, un millionnaire ; et moi qui n'ai d'autre fortune qu'une modeste place...

VALÉRIE. Eh bien, qu'importe ?

HENRI. Qu'importe ! il veut plaire à Caroline, il vient pour l'épouser, et vous ne savez pas que je l'aime, que je l'adore, que personne ne s'en est encore aperçu ?

VALÉRIE. Excepté moi.

HENRI. Comment ! il serait possible ?

VALÉRIE. Oui. Depuis quelque temps vous êtes triste, silencieux, aucun plaisir ne paraît vous toucher ; alors j'ai réfléchi, je me suis rappelé... Elle paraît tomber dans une profonde rêverie.

HENRI. Eh bien, avez-vous jamais connu quelqu'un de plus malheureux que moi ? Si du moins Caroline savait mon amour ! J'aurais presque le droit de la défendre, de disputer son cœur. Je serais trop heureux de l'arrivée de ce comte de Halzbourg ; mais en ce moment, com-

ment aller le défier? comment lui contester le titre d'époux, moi qui n'ai pas même celui d'amant? Il faudra donc être témoin d'un bonheur auquel je n'ai pas le droit de m'opposer? Non. Je veux oublier Caroline, je veux la fuir et m'éloigner à jamais.

VALÉRIE. Vous éloigner! Croyez-moi, mon ami, c'est un mauvais moyen; l'absence ne fait rien sur [1] un amour véritable. Vous ne l'oublierez pas, et vous serez plus malheureux!

HENRI. Que dites-vous, Valérie? Vous parlez de ces tourments comme si vous les aviez éprouvés. Quelqu'un que vous aimez serait-il loin de vous?

VALÉRIE, *avec émotion.* Il n'est pas question de cela. C'est de vous qu'il s'agit.[2]

HENRI. D'où vient donc ce trouble, cette émotion? Mon récit vous a rappelé quelque souvenir douloureux! Oui, vous avez des peines et vous craignez de me les confier. Caroline a-t-elle seule le droit de les connaître?

VALÉRIE. Caroline ne sait rien: elle qui n'a pas su deviner vos chagrins, aurait-elle pu comprendre les miens?

HENRI. Moi, du moins, je suis digne de les partager. Cet espoir seul peut me retenir ici; mais si vous me refusez votre amitié, votre confiance, je pars à l'instant même.

VALÉRIE. Vous partez! faut-il vous perdre aussi? vous qui êtes maintenant mon seul ami; vous partez si je ne vous confie mes chagrins! Que me demandez-vous? Le cours de mon existence offre si peu d'intérêt! Ignorant toujours ce qui se passe autour de moi, je ne puis dire que ce que j'éprouve, et l'histoire de ma vie est celle

de mes sensations, de mes sentiments. Est-ce là ce que vous voulez connaître ?

HENRI. Oui, sans doute.

VALÉRIE. Eh bien donc, orpheline dès mon bas âge,[1] je n'ai gardé de mon enfance qu'un souvenir confus et extraordinaire. Il me semble qu'il y a bien longtemps, j'habitais un autre monde, dont mon esprit n'a conservé aucune idée fixe ; si ce n'est que [2] nous étions plusieurs, et que, tout à coup, je me suis trouvée seule !... Depuis, jamais rien de pareil à ce premier souvenir ne s'est offert à moi ! J'étais élevée à Olbruk, au château de la comtesse de Rinsberg, avec Émilie, sa fille, qui était à peu près de mon âge. Les premiers mots qui fixèrent mon attention furent ceux-ci, que j'entendais souvent répéter : Pauvre enfant ! quel dommage !...[3] ce qui me fit supposer que je devais être malheureuse, car jusque-là, je ne demandais rien, je ne désirais rien ! Je ne pensais pas !... Nous avions quinze ou seize ans, lorsqu'à une fête publique, qui avait lieu [4] à Olbruk, je me trouvai, avec la comtesse Émilie, séparée du reste de notre société et entourée de jeunes gens qui ne craignirent pas de nous insulter. Émilie s'évanouit et je me sentais mourir d'effroi, lorsqu'un jeune homme s'élance auprès de nous et prend notre défense ! Ah ! que sa voix fut douce à mon oreille, tandis qu'il cherchait à nous rassurer ! Qu'elle me parut fière et menaçante lorsqu'il ordonna à nos adversaires de nous livrer passage.[5] J'entendis des injures, un défi ; et tout à coup se fit un grand silence ; il était interrompu par un bruit sinistre et inconnu ; une espèce de cliquetis [6] qui me glaçait de frayeur.[7] En ce moment, un instinct secret

semblait m'avertir qu'un grand danger menaçait notre défenseur! Je m'élançai au devant de lui, en lui tendant les bras... j'éprouvai une douleur aiguë qui me fit froid...[1] et puis, je ne sentis plus rien.

HENRI. Vous étiez blessée!...

VALÉRIE. Dangereusement, à ce que j'ai su[2] depuis! Hélas! c'était lui qui, sans le vouloir... Mais, jugez de mon bonheur! cet événement avait mis fin au combat, et peut-être sauvé ses jours. Quelques semaines après, quand je revins à la vie, Ernest, (*se tournant vers Henri*) il se nomme Ernest, était installé au château; il donnait à la comtesse Emilie des leçons de français et d'italien, dont je profitais aussi. Avec quel enthousiasme il nous parlait des beaux-arts et de son amour pour la science! Le feu de ses discours, sa brillante imagination, ouvrirent un monde nouveau devant moi. Alors, j'existai. Ces objets inconnus, dont il me retraçait l'image, étaient tous vivants, animés. Oui, ce beau ciel, ces ruisseaux écumants, ces tapis de verdure,[3] dont il me parlait, je les ai vus! je voyais quand il était là!...

HENRI. Eh bien! qu'est-il devenu?

VALÉRIE. Depuis trois ans, il était mon guide, mon ami! Tandis que ses nobles récits développaient mon esprit, élevaient mon âme, son amitié attentive veillait, sans cesse, autour de moi. J'aurais reconnu sa démarche,[4] le bruit de ses pas. Dans le salon où il entrait, je devinais sa présence. On s'effraya, sans doute, d'un si tendre attachement, car la comtesse de Rinsberg et sa fille ne me quittèrent plus d'un seul instant! nous ne pouvions plus nous entendre!... Chaque matin

seulement, en signe de son amitié, il me donnait un bouquet que je lui rendais le soir après l'avoir porté toute la journée ; c'était là notre seul entretien ! Enfin, un jour, il me dit : " Valérie, je quitte ce château, l'honneur le veut ; mais je reviendrai, ma vie est avec toi ! " Alors je crus mourir ! je sentis avec désespoir la nuit éternelle qui couvrait mes yeux ! Il partait, il ne me laissait rien, pas même son image.

HENRI. Pauvre Valérie !

VALÉRIE. J'errais en vain dans ces allées que nous avions parcourues ensemble, sous ces ombrages, près de ces ruisseaux... Hélas ! je ne voyais plus !... A cette époque, mon aimable cousine, madame de Blumfeld, vint au château de Rinsberg, fut touchée de mon amitié, m'accorda la sienne et m'amena avec elle ici, où je croyais trouver la tranquillité, et où je n'ai rencontré que des souvenirs, des regrets... Croyez-moi, mon ami, le malheur... c'est l'absence.

HENRI. Et depuis qu'il est parti, il ne vous a pas écrit une seule lettre ?

VALÉRIE. Je n'aurais pas pu la lire ! (*Se tournant vers la gauche.*) Mais, écoutez... on vient !

HENRI. Ah mon Dieu ! serait-ce Caroline ?

VALÉRIE. Eh bien ! ne tremblez donc pas ainsi. Allons, voilà le moment. Faites votre déclaration.

HENRI. Je le sens, je n'oserai jamais.

VALÉRIE. Eh bien ! je la ferai pour vous, et je trouverai moyen d'éloigner le comte de Halzbourg ; car, d'après ce que vous m'avez dit, je le hais déjà, et, sans le connaître, je le déteste sur parole.

HENRI. Ah ! que vous êtes bonne !

VALÉRIE. Vous ne partez plus ?

HENRI. Non, non, je reste.

VALÉRIE. Ne vous semble-t-il pas plaisant qu'il y ait ici une intrigue, et que ce soit moi qui la dirige ? J'entends ma cousine ; laissez-moi !

Henri sort.

Scène VI.

VALÉRIE, CAROLINE.

CAROLINE, *à la cantonade.*[1] Qu'on mette des fleurs dans le salon, et qu'avant tout on débarrasse la première cour ![2] Dans l'état où elle est, il est impossible qu'une voiture puisse y entrer.

VALÉRIE. Eh mon Dieu ! cousine, tu attends donc des gens à équipage ?

CAROLINE. Oui, la personne avec qui je plaide.

VALÉRIE. Et quel est le but de cette visite ?

CAROLINE. Un arrangement à l'amiable ![3] Et que sait-on ?[4] Il a le bon droit de son côté ;[5] mais je suis jeune, jolie...

VALÉRIE. Jolie !... Dis-moi, cousine, qu'est-ce que c'est qu'être jolie ?

CAROLINE. Mais c'est... plaire.

VALÉRIE. Et moi, suis-je jolie ?

CAROLINE. Ordinairement, entre femmes, on ne convient pas[6] de la beauté d'une autre... mais avec toi, c'est sans conséquence, et je puis t'accorder...

VALÉRIE, *avec satisfaction.* Tant mieux... J'ignore pourquoi, mais ce que tu me dis là me fait plaisir. Eh bien donc, continue.

CAROLINE. Il est même déjà question d'un mariage... et je n'en serais pas éloignée ![7] Moi,

je ne m'en cache pas,[1] j'ai un faible pour la richesse,[2] peut-être parce que tout le monde en médit, et que ma générosité naturelle me porte à me ranger du parti des opprimés.[3] Enfin, je l'aime d'inclination,[4] non pour elle-même, mais pour la considération, et surtout pour les envieux qu'elle procure. Je ne peux pas souffrir qu'on me plaigne, et quand j'entends dire tous les jours avec une pitié maligne : "Cette pauvre madame de Blumfeld, se trouver sans protecteur, sans fortune, quel dommage !" Quand j'y pense, je deviendrais millionnaire... ne fût-ce que par dépit !

VALÉRIE. Et c'est pour de pareils motifs que tu veux vendre ton bonheur ?

CAROLINE. Non ; mais je veux assurer le tien. Si j'épouse le comte de Halzbourg, Valérie, nul événement ne pourra plus nous séparer ; rien au monde ne m'empêchera de passer ma vie avec toi. Tu vois donc bien que, quoi qu'il arrive, je suis certaine d'être heureuse.

VALÉRIE. Chère Caroline, combien je te remercie ! Mais tu es dans l'erreur, et ce serait, au contraire, si tu épousais le comte de Halzbourg, qu'il faudrait nous quitter à l'instant même.

CAROLINE. Et pourquoi donc ?

VALÉRIE. Si je m'étais chargée de défendre un ami, un ami qui t'aime réellement, serait-il convenable que je devinsse la première cause de son malheur ?

CAROLINE. Eh mon Dieu ! quelle est donc la personne à qui tu t'intéresses si vivement ? J'y suis :[5] le colonel Saldorf ?

VALÉRIE. Du tout...[6]

CAROLINE. L'intendant Kelmann ?

VALÉRIE. Encore moins. Faut-il que ce soit moi qui te l'apprenne ?

CAROLINE. Écoute donc,[1] je vois tant de monde!

VALÉRIE. Je suis donc bien heureuse de n'y pas voir, car j'ai découvert sur-le-champ le seul de tous ceux-là qui t'aimât sincèrement ; et quel autre serait-ce que[2] le bon, l'aimable Henri Milner ?

CAROLINE. Ah ! le pauvre jeune homme ! C'est justement lui que j'ai pris pour confident, et à qui, tout à l'heure encore, j'ai demandé conseil... j'ai toujours eu tant d'amitié pour lui !

VALÉRIE. Il t'en aurait bien dispensée dans ce moment-là.

CAROLINE. Comment deviner son amour ? Il ne m'en parlait jamais, il ne me flattait pas, me grondait toujours. C'était moins un ami qu'un gouverneur sévère...

VALÉRIE. Oui, c'est cela ; un maître, un guide, un ami ; moi, je l'aurais reconnu ! Voilà celui qu'il t'est permis d'aimer et d'épouser. C'est auprès de vous que je serais heureuse de passer mes jours. Qu'ai-je besoin d'opulence, de trésors, de riches parures ? Pour moi, c'est inutile. Ce qu'il me faut, c'est ton amitié, c'est la sienne. J'ai besoin d'être entourée de gens heureux qui veuillent bien[3] m'admettre dans leur bonheur ; ce partage-là n'appauvrit pas. Et si tu savais comme il t'aime ! si tu avais été témoin de sa tristesse, de son désespoir !

CAROLINE. Comment, il se pourrait![4]

VALÉRIE. Tu ne t'aperçois donc de rien ? Moi, je ne pouvais le voir ; (*lui prenant la main*) mais sans qu'il parlât, je l'entendais ; je sentais

sa main trembler dans la mienne. O ciel ! comme toi, dans ce moment ; tu es émue, agitée. Oh ! que j'ai bien fait de lui promettre !... N'est-ce pas, Caroline, tu l'aimes, tu vas te rendre,[1] et je cours lui dire que j'ai gagné sa cause ?

CAROLINE, *la retenant.* Mais, un instant. (*A part.*) Avec elle, c'est terrible : on se croit en sûreté, et l'on se laisse surprendre.[2] (*Haut.*) J'avoue qu'un tel hommage a droit de me flatter.[3] Peut-être me fait-il découvrir en mon cœur des sentiments que j'étais loin d'y soupçonner ; et, je crois qu'un jour...

VALÉRIE. Cela ne suffit pas. Il faut l'aimer, et sur-le-champ.

CAROLINE. Eh ! mais, cousine, patience. D'abord, je l'aimerais, que je n'en conviendrais pas,[4] et... (*S'arrêtant.*) Quel est ce bruit ?

VALÉRIE, *écoutant.* C'est une voiture. Elle entre dans la cour.

CAROLINE, *regardant par la fenêtre.* Oh ! le magnifique équipage ! Quels beaux chevaux ! Quelle livrée élégante ! Mais, vraiment, c'est un landau !

VALÉRIE. Un landau ?

CAROLINE, *regardant toujours.* Oui. Ah ! que je te plains !

Scène VII.

LES MÊMES ; AMBROISE.

AMBROISE. Monsieur le comte de Halzbourg monte les degrés du perron.[5]

VALÉRIE. Le comte de Halzbourg ! J'aurais dû m'en douter.[6]

CAROLINE. Ah ! mon Dieu ! je ne l'attendais

pas si tôt. En causant avec toi, je l'avais oublié. Je ne peux pourtant pas me montrer ainsi ; il faut que j'ajoute quelque chose à ma toilette.

VALÉRIE. Puisque tu veux le congédier...

CAROLINE. C'est égal ; [1] ce n'est pas une raison pour lui faire peur. Tu vas le recevoir, n'est-ce pas?

VALÉRIE. Moi ! je n'ai que faire ici,[2] et ne reviendrai qu'après son départ.

CAROLINE, *à Ambroise.* Priez-le d'attendre dans le petit salon. Je suis à lui dans un instant. Il n'y a rien de plus terrible au monde qu'une visite de cérémonie qui vous arrive à l'improviste.[3]

VALÉRIE. Ambroise ! es-tu là ? Conduis-moi dans mon appartement. (*A part.*) Ah ! le maudit landau ! il vient de renverser [4] tout ce que j'avais fait.

Elle sort, conduite par Ambroise, qui l'accompagne jusqu'à la porte de son appartement, et qui, après, sort par le fond.

ACTE SECOND.

Même décor.

Scène I.

LE COMTE, CAROLINE, *en grande parure.*[5]

CAROLINE. Que de pardons j'ai à vous demander, monsieur le comte ! Vous avez attendu ?

LE COMTE. C'est moi, madame, qui ai des excuses à vous faire. Oser me présenter ainsi, en habit de voyage ! J'ai couru toute la nuit, tant j'avais hâte d'arriver.

CAROLINE. Eh ! mon Dieu ! vous devez être horriblement fatigué ?

LE COMTE. Oui, d'abord ; mais depuis quelques lieues, je ne m'en aperçois plus. Un beau pays ! des chemins superbes !

CAROLINE. Que dites-vous ? Des routes affreuses ! des précipices, des fondrières ![1] Tous les jours il arrive des accidents.

LE COMTE. Vraiment, vous m'effrayez, et je vais vous prier de faire des vœux pour moi, qui suis obligé de continuer mon voyage.

CAROLINE. Comment, monsieur, vous repartez ?

LE COMTE. Oui, madame ; des affaires indispensables... Il faut que je sois ce soir à Olbruk ; mais, avant, je vous ai fait demander un instant d'entretien pour vous parler au sujet de ce testament...

CAROLINE. Voilà justement ce que je ne souffrirai pas. Quand on a passé une nuit en voiture, il faut d'abord songer à se reposer ; et je vais donner des ordres pour vous faire préparer un appartement.

LE COMTE, *la retenant.* Mais, madame, j'ai eu l'honneur de vous dire...

CAROLINE. J'ai très-bien compris. L'idée la plus déraisonnable ! Vous irez demain à Olbruk, et aujourd'hui, vous dînerez avec nous ; sans cela, je ne parle point d'affaires ; vous en serez réduit à traiter avec mon procureur ;[2] et, si vous êtes pressé, je vous plains ; car il n'a jamais pu finir un procès.

LE COMTE. Voilà une perspective beaucoup plus effrayante que les précipices et les fondrières dont vous me menaciez tout à l'heure ; car c'est avec vous seule, madame, qu'il me serait doux de m'entendre. C'est vous seule que je veux prendre pour juge. Daignez donc, je vous prie, m'accor-

der dix minutes d'audience : — Vous savez qu'il s'agit...

Caroline. De plaider ou de m'épouser. Tel est l'état de la question ! Si vous tenez à mon avis,[1] je vous ai déjà déclaré qu'aujourd'hui vous n'auriez pas de moi un seul mot sur ce chapitre. Quant à vos intentions à vous, monsieur, il est[2] un moyen très-simple de me les faire connaître. —Si vous consentez à rester, je regarderai cette démarche comme les préliminaires d'un traité de paix. Mais si, malgré mes instances, vous voulez absolument partir pour Olbruk, je croirai, monsieur, que vous aimez les procès, et je regarderai votre départ comme une déclaration de guerre.

Elle lui fait la révérence et sort.

Scène II.

le comte, *seul.*

Eh ! mais, voilà un ultimatum très-aimable et très-embarrassant. C'est une charmante femme que madame de Blumfeld, et je ne voudrais pas, comme elle le dit, commencer les hostilités. Cependant, rien au monde ne me ferait retarder d'une heure mon arrivée à Olbruk. A mesure que j'approche du terme de mon voyage, j'éprouve une émotion, une impatience... C'est fini,[3] je pars, je risque la déclaration de guerre. (*Appelant.*) Holà ! quelqu'un ! — Demain, après-demain, je reviendrai, et je tâcherai de faire ma paix. — Eh bien, viendra-t-on ?

Scène III.

LE COMTE, AMBROISE.

AMBROISE. Voilà, voilà ![1] Ces grands seigneurs ont la parole haute.[2] Mais le prétendu a bonne tournure.[3] (*Haut.*) L'appartement de monsieur le comte est préparé.

LE COMTE. Je te remercie, je n'en profiterai pas ! Dis à mes gens que je repars à l'instant.

AMBROISE, *à part.* C'était bien la peine !...[4] Après tout le mal[5] que je me suis donné ce matin. (*Haut.*) Je vais dire de faire avancer la voiture de monseigneur ?[6]

LE COMTE. Oui, c'est cela !

AMBROISE, *prêt à s'en aller.* C'est agréable de recevoir des personnages importants, des gens à équipage. Voilà notre cour encombrée de tous les mendiants des environs.

LE COMTE, *avec un peu d'impatience.* Eh bien ! qu'on les renvoie.

AMBROISE. C'est bien aisé à dire. Il y a là surtout un aveugle qui fait un bruit...

LE COMTE, *vivement.* Un aveugle, dis-tu ? Tiens, donne ma bourse à celui-là.

AMBROISE, *étonné et regardant la bourse.* Qu'est-ce que cela signifie ? (*S'avançant et regardant le comte.*) Ah ! mon Dieu ! voilà une ressemblance... et si vous n'étiez pas monseigneur, je croirais que vous êtes ce brave jeune homme... qui, l'année dernière... à Paris... chez le docteur Forzano...

LE COMTE, *avec dignité.* Hein ! qu'y a-t-il ?[7]

AMBROISE. Pardon, monseigneur, je me trompe sans doute. Il me semblait au premier coup

d'œil... Mais quelle différence! ce bel équipage! ces grands laquais! Monseigneur est bien mieux.[1] (*A part.*) L'air plus noble d'abord.

Le Comte. Qu'avez-vous donc? que voulez-vous dire?

Ambroise. Rien, monseigneur, je croyais reconnaître les traits... (*Le regardant. — Bas.*) Allons, allons, au fait,[2] il y a quelque chose. (*Haut.*) Les traits d'un jeune homme que j'avais vu à Paris, et qui m'avait parlé d'Olbruk, ma patrie.

Le Comte. Ah! ah! tu es d'Olbruk? tu connais le château de Rinsberg?

Ambroise. Si je le connais! Ces quatre grandes tourelles...

Le Comte. Je veux parler de ses habitants. Peux-tu me donner des nouvelles de la comtesse de Rinsberg, de sa fille Émilie et de cette jeune personne qui était chez elle, Valérie?...

Ambroise. Mademoiselle Valérie! Elle est ici, chez madame de Blumfeld, son amie.

Le Comte, *vivement.* Elle est ici! (*Se remettant.*[3]) Eh bien! mon ami, je reste; c'est bien. Dis à madame de Blumfeld que j'accepte l'appartement qu'elle a eu la bonté de m'offrir. Il faut aussi que je lui parle... mais auparavant, écoute, y a-t-il ici un homme d'affaires, un notaire?

Ambroise. Pas précisément. Il n'y en a qu'un pour cette résidence et les trois villages voisins; de manière que,[4] quand il se trouve le même jour un mariage et un testament...[5]

Le Comte. C'est bien. Envoie-le chercher à l'instant, qu'il vienne me parler ici, en secret; en secret, entends-tu bien? et surtout n'en dis rien à personne.

Ambroise. J'entends; cette fois-ci, ce ne sera

pas pour un testament. (*Pesant la bourse.*) Allons, puisque notre jeune maître a une prédilection pour les aveugles, je vais toujours[1] donner cela à mon ancien confrère... (*A part.*) et aux autres, parce que ce n'est pas leur faute s'ils ne jouissent pas des mêmes avantages personnels.

Il sort.

Scène IV.

Le Comte, *seul.* C'est maintenant que je suis le plus heureux des hommes, et que je crains de ne pouvoir supporter l'excès de ma joie. (*Regardant par la gauche.*) On vient de ce côté. C'est elle! c'est Valérie!

Scène V.

LE COMTE, VALÉRIE.

Valérie, *sortant de son appartement.* Ambroise! Ambroise! Je voudrais bien savoir, si le comte est parti. Ambroise avait promis de venir me reprendre; et moi, quand on m'oublie...(*Entendant le comte qui a fait quelques pas vers elle et le prenant pour Ambroise.*) Ah! te voilà! Viens; donne-moi la main. (*Le comte s'avance et saisit sa main.*) Eh! mais, ce n'est pas Ambroise! (*Avec une émotion marquée.*) O ciel! est-il possible! (*Mettant son autre main sur son cœur.*) Voilà ce que j'éprouvais autrefois. (*Au comte.*) Qui que vous soyez, si vous n'êtes pas lui, ne me répondez pas, et laissez-moi mon erreur! Ernest, est-ce toi?...

Le Comte. Valérie!

Valérie. Dieux! Il ne m'a donc pas oubliée!

Le Comte. Oui, c'est Ernest, qui, fidèle à sa

promesse, revient te défendre, te protéger. Veux-tu me rendre mes droits, me permettre d'être encore ton guide, ton ami ? Valérie, le veux-tu ?

Valérie, *écoutant toujours*. Parle, parle encore, j'ai besoin de t'entendre ; il y a si longtemps que ta voix n'a retenti à mon oreille !

Le Comte. J'allais te chercher à Olbruk, au château de Rinsberg, dans ces lieux qui me rappelaient tant de souvenirs.

Valérie. Que vous est-il arrivé ? qu'êtes-vous devenu ? que de choses vous aurez à me raconter ! Vos peines, vos chagrins, vos dangers... songez, mon ami, que je veux tout savoir.

Le Comte. Et vous, Valérie, pendant ces trois années d'absence, que faisiez-vous ?

Valérie. J'attendais !... Et si vous saviez, Ernest, combien pour moi les instants s'écoulent lentement !... Vous, du moins, vous pouvez les compter; mais moi ! j'ignore ce que vous appelez des jours, des semaines, des mois ; depuis votre absence, ce n'était qu'une nuit, mais qu'elle fut longue ! Enfin, n'en parlons plus ; il me semble qu'elle est finie, et que je m'éveille. Vous voilà !

Le Comte, *souriant*. Oui ; vous avez raison, c'est le jour qui revient ; je l'espère du moins.

Valérie. Et c'est pour moi que vous retourniez à Olbruk ?

Le Comte. Oui, Valérie, j'y allais pour vous épouser.

Valérie. Que dites-vous ? Moi, Ernest ; moi, votre femme !

Le Comte. Je suis libre et maître de mon sort. Quel qu'il soit, voulez-vous le partager ?

Valérie. Ah ! si je n'écoutais que mon cœur, je serais peut-être assez égoïste pour accepter,

mais il est bien temps qu'à mon tour je pense aussi à votre bonheur. (*Le cherchant de la main.*) Mon ami, où êtes-vous? écoutez-moi. Quand vous m'avez quittée, j'ignorais les idées, les opinions d'un monde qui m'était étranger. Depuis, ce que j'ai entendu, ce que j'ai cru comprendre m'a fait réfléchir sur vous, sur moi-même, et dans l'état où je suis, je ne consentirai jamais à unir votre sort au mien.

LE COMTE. Valérie!

VALÉRIE. Je ne rougis point de mon manque de fortune, vous êtes assez généreux pour me le pardonner. Mais je ne vous apporterai point en dot le malheur qui m'accable; je ne condamnerai pas celui que j'aime à des soins, à des égards continuels qui ne vous coûteraient rien... à vous, je le sais, mais qui coûteraient beaucoup à celle qui les recevrait! Oui, Ernest, soyez encore mon guide, mon ami; ne m'abandonnez pas, car je ne pourrais y survivre; mais qu'une autre que moi soit votre femme, votre compagne; l'épreuve[1] n'est pas au-dessus de mes forces, de mon courage. Plus qu'une autre, je puis supporter cette idée, car je saurai votre bonheur, et du moins, je ne le verrai pas.

LE COMTE. Ah! Valérie! si vous m'aimiez, auriez-vous le courage de me parler ainsi?

VALÉRIE. Eh! c'est parce que je vous aime que je vous refuse! Ernest, je ne veux pas vous affliger; mais nous ne serions pas heureux; tout ne serait pas commun entre nous; vous auriez des plaisirs que je ne pourrais partager; et, songez, monsieur, si je devenais jalouse! cela peut arriver, et très-aisément... je le sens... j'en mourrais d'abord! Vous voyez donc bien que, pour notre

bonheur à tous deux, il faut que je sois toujours votre sœur et votre amie.

LE COMTE. C'est là votre résolution ?

VALÉRIE. Oui, inébranlable, comme l'amour que j'ai pour vous.

LE COMTE. Et si, par hasard, vous veniez à [1] recouvrer la vue ?

VALÉRIE, *souriant.* Pour cela, mon ami, vous savez bien que c'est impossible.

LE COMTE. Mais enfin, si l'on vous proposait d'essayer ?

VALÉRIE. Je crois que je refuserais.

LE COMTE. Et pourquoi ?

VALÉRIE. Parce qu'une pareille tentative me donnerait des idées... un espoir qui, s'il était déçu, me rendrait l'existence insupportable ; tandis que, telle que je suis, je ne désire rien, je me trouve heureuse... du moins depuis quelques instants.

LE COMTE, *la regardant.* Ah ! que vous le seriez davantage, si vous connaissiez, comme moi, le bonheur de voir ce qu'on aime !

VALÉRIE. Je suis moins à plaindre que vous ne croyez. Tenez, mon ami, je vous vois.

LE COMTE. Vous, Valérie !

VALÉRIE. Oui, tous vos traits sont là, mon imagination me les représente, et je suis sûre qu'elle est fidèle.

LE COMTE. Quoi ! vous croyez que, si la vue vous était rendue, vous pourriez me reconnaître ?

VALÉRIE. Sur-le-champ ; et jugez donc quel avantage j'ai sur vous ! Je vous ai entendu parler de la vieillesse, des ravages du temps. Pour moi, ils seront insensibles ; vous serez toujours le même ; je n'aurai pas le chagrin de

voir vos traits s'altérer, se flétrir. Ils seront comme mon amitié : ils ne vieilliront pas !

LE COMTE. Et ces merveilles qui vous environnent et que vous ignorez ; ce beau ciel dont l'aspect est si consolant ; ce spectacle imposant dont vous semblez exclue, et qui doublerait de prix, si je pouvais l'admirer avec vous ; et ce bonheur, plus doux encore, de s'entendre d'un regard, de lire dans les yeux d'un ami, de pouvoir tracer ces caractères chéris qui rapprochent et les temps et les lieux... En s'écrivant, Valérie, il n'y a plus d'absence !

VALÉRIE. Ah ! voilà ce que je craignais ! Pourquoi me tenter ainsi ? Pourquoi me donner l'idée d'un bonheur dont je ne pourrai jamais jouir ?

LE COMTE. Et si rien n'était plus facile ? Si ce miracle ne dépendait que de vous, de votre courage ?

VALÉRIE. De moi ! Parlez. J'exposerais ma vie pour être digne de partager la vôtre !

LE COMTE. Eh bien, j'ai un ami qui vous est dévoué ; et si le ciel ne trompe point[1] mes espérances, il saura vous rendre la lumière. Daignez-vous confier à ses soins, à son zèle, et, dès ce soir, je vous mène auprès de lui... Quoi ! vous hésitez ?

VALÉRIE. Non ; mais l'idée seule me rend toute tremblante. Songez bien, Ernest, à ce que je vous ai dit ! Rien ne pourra changer ma résolution, et si ce projet ne réussit pas, il faut renoncer à jamais à l'espoir d'être à vous !

LE COMTE. N'achevez pas ; ne m'offrez pas une pareille pensée. Dites-moi seulement que vous acceptez.

VALÉRIE. Mon ami, ayez pitié de moi ; laissez-moi quelques instants, jusqu'à ce soir.

LE COMTE. Eh bien! à ce soir.—Valérie, vous rappelez-vous le château de Rinsberg, et me donnerez-vous encore votre bouquet?

VALÉRIE. Quoi! vous n'avez point oublié notre ancien gage d'amitié?

LE COMTE. Aujourd'hui, si je le reçois, je le regarderai comme un gage d'amour, comme un consentement à notre union. Mais on vient. Adieu, adieu, Valérie.

VALÉRIE. Vous me quittez?

LE COMTE. Pour quelques instants. Je vais tout préparer; à ce soir. Vous consentirez n'est-ce pas? **Il sort en saluant Henri, qui vient d'entrer par le fond.**

Scène VI.

VALÉRIE, HENRI, *qui regarde sortir le comte.*

HENRI, *à part.* Il nous laisse, c'est fort heureux. (*Haut.*) Ah! Valérie, je vous cherchais; rien n'égale la fatalité qui me poursuit.

VALÉRIE. Quel dommage! je suis si heureuse! je voudrais que tout le monde le fût. Dites-moi vite votre chagrin.

HENRI. J'ai vu Caroline; je lui ai parlé, et après avoir bien hésité, je lui ai déclaré mon amour.

VALÉRIE, *souriant.* La belle avance![1] Je le lui avais déjà dit.

HENRI. Je le sais, mais c'est égal, j'ai eu le courage de le lui répéter.

VALÉRIE. Eh bien?

HENRI. Elle a ri d'abord; mais elle paraissait émue. Je sollicitais un aveu; je voulais savoir si j'étais aimé. Enfin, elle m'a promis de me le dire après le départ du comte de Halzbourg.

VALÉRIE. Il me semble que c'est déjà quelque chose.

HENRI. Mais c'est que le comte ne part pas;[1] il ne partira jamais. Il aime madame de Blumfeld; il veut l'épouser! Elle convient elle-même, qu'en restant ici, il le lui a déclaré formellement. Et le plus terrible, c'est qu'il[2] est fort aimable, du moins à ce qu'elle prétend.

VALÉRIE. Vraiment!

HENRI. Mais vous devez le savoir aussi bien qu'elle.

VALÉRIE. Non, je ne lui ai pas parlé.

HENRI. Il vous quitte à l'instant. Ce jeune seigneur que j'ai vu sortir d'ici...

VALÉRIE, *avec joie*. Vous ne savez pas? C'est Ernest!

HENRI. C'est le comte de Halzbourg.

VALÉRIE. Que dites-vous?

HENRI. Je n'en saurais douter;[3] j'étais présent à son arrivée.

VALÉRIE. Lui! vous vous trompez, il n'a point de titres, de richesses; il me l'aurait dit.

HENRI. Qu'il vous l'ait dit ou non,[4] c'est le comte de Halzbourg; et c'est là celui que vous aimiez?

VALÉRIE. Oui, et, quel qu'il soit, il est digne de ma tendresse: c'est le plus noble, le plus généreux des hommes! Si vous saviez quel motif le ramène ici! C'est pour moi, pour moi seule qu'il revenait...

HENRI. Plût au ciel![5] Mais malheureusement, je suis certain que c'est pour madame de Blumfeld; car vous, Valérie, il ignorait que vous fussiez ici, et il devait toujours vous croire à Olbruk.

VALÉRIE. Il connaissait Caroline, et il ne m'en a pas parlé. Et cet amour, ce mariage... cela

n'est pas possible, puisque tout à l'heure encore, il m'offrait sa main.

HENRI. Je ne vous comprends pas; vous doutez de tout. Vous ne savez donc pas, Valérie, quels desseins peut concevoir un homme riche qui se croit sûr de l'impunité! Pourquoi vous cacher et son nom et son rang, quand il ne les laisse point ignorer à madame de Blumfeld? Il est donc certain que j'ai raison, et que c'est elle qu'il a l'intention d'épouser.

VALÉRIE. Eh! de grâce, dispensez-vous de m'en donner tant de preuves!

HENRI. Pardon! Mais c'est que vous n'êtes pas, comme moi, à même de tout observer. On dit qu'il est fort bien,[1] fort agréable. D'abord, il n'a pas produit sur moi cet effet-là. Il ne m'a pas paru bien du tout; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a dans sa physionomie un air de fausseté et de mystère; et vous seriez de mon avis, si vous pouviez en juger...

VALÉRIE. Attendez. Au moment de me quitter, il a hésité. Je me rappelle qu'il tremblait. Oui, j'en suis sûre, il était troublé. Mais comment le soupçonner de perfidie? Sa voix était toujours la même; j'avais toujours le même plaisir à l'entendre... Non, mon ami; non, rassurez-vous, il ne voudrait pas me tromper. Ce serait trop facile!...

Scène VII.

LES MÊMES, AMBROISE.

HENRI. Que demande Ambroise?

AMBROISE. Monsieur le comte de Halzbourg n'est pas ici?

HENRI. Que lui veux-tu ?

AMBROISE. C'est que le notaire qu'il a envoyé chercher en grande hâte vient d'arriver. Il est là...

VALÉRIE. Un notaire ! et pourquoi ?

AMBROISE. Vous ne le devinez pas ? Ce n'est déjà plus un secret dans notre petite ville. C'est tout naturel, un si beau parti ! [1]

HENRI. C'est cela même.[2] Déjà le contrat de mariage ! Il ne doute de rien, et veut terminer à l'instant.

VALÉRIE, *à Ambroise.* Quoi ! c'est pour cette raison qu'il a fait demander un notaire ?

AMBROISE. Ah ! mon Dieu ! il m'avait défendu d'en parler. Mais à vous deux, qui êtes les amis de la maison, on peut tout dire, il n'y a pas de risque. Et M. le notaire qui attend. Il sort.

Scène VIII.

HENRI, VALÉRIE.

HENRI. C'est évident. Ils s'entendaient ensemble.[3] Madame de Blumfeld elle-même ne cherchait qu'un prétexte pour m'abuser, pour m'éloigner. Mais je ne le souffrirai pas. Je cours trouver le comte de Halzbourg...

VALÉRIE. O ciel ! perdre [4] Caroline ! la compromettre ! Henri, en avez-vous le droit ?

HENRI. Non. Aussi, ce n'est pas pour elle, mais pour vous, dont je dois être l'appui, le défenseur ; je me reprocherais toute ma vie de vous avoir laissé outrager ainsi, et bien certainement, je ne le souffrirai pas.

VALÉRIE. Ah! peu m'importe à présent! Qu'ils me laissent tous deux, qu'ils s'éloignent! Je n'aime plus rien au monde; rien que la nuit qui m'environne et qui me sépare d'eux tous. Moi, recouvrer la vue! Jamais, jamais! Venez, venez, Henri! vous, du moins, ne m'abandonnez pas.

Ils sortent.

ACTE TROISIÈME.

Même décor.

Scène I.

CAROLINE, VALÉRIE.

CAROLINE, *tenant Valérie par la main.* Eh! mais, où étais-tu donc? Qu'es-tu devenue? Je te cherchais partout. J'ai tant de choses à te dire!

VALÉRIE. Caroline!... est-il encore ici?

CAROLINE. Qui donc?

VALÉRIE. Votre visiteur, M. le comte de Halzbourg?

CAROLINE. Sans doute, et je me trouve, ma chère, dans un grand embarras.

VALÉRIE. Il vous aime donc beaucoup?

CAROLINE. Jusqu'ici tout me le prouve. (*Regardant Valérie.*) Eh! mon Dieu! qu'as-tu donc?

VALÉRIE. Rien. (*A part.*) Je sens auprès d'elle une défiance dont je ne puis me rendre compte.[1] Ah! voilà des tourments que je ne connaissais pas! (*Haut.*) Il vous aime; il vous l'a dit?

CAROLINE. Pas positivement, mais...

VALÉRIE. Eh bien, donc, achève; qu'y a-t-il qui te désole? et d'où peut venir ton chagrin?

Caroline. C'est que ton protégé, M. Henri Milner, s'est enfin déclaré.

Valérie. Je le sais.

Caroline. Et que, touchée de son amour, émue de ses prières... j'ignore comment cela s'est fait... mais enfin, j'ai senti que c'était lui que j'aimais...

Scène II.

LES MÊMES ; HENRI, *qui s'avance lentement du fond.*

Caroline, *continuant.* ... Lorsqu'un instant après, je rencontre au jardin le comte de Halzbourg ; il causait avec le notaire. Il m'aperçoit, s'interrompt et, s'approchant de moi avec un air, une expression que je ne puis te rendre, il me supplie de lui accorder, dans un instant, un entretien particulier,[1] ici, dans ce salon.

Henri, *s'approchant.* Comment ? un tête-à-tête !

Caroline, *souriant en l'apercevant.* Ah ! vous étiez là ?

Henri. Oui, madame ; j'arrivais, et j'ai entendu " dans ce salon." Est-ce pour cela que vous venez de vous y rendre ?[2]

Caroline. Eh ! mais, sans doute.

Valérie. Quoi ! vous avez consenti ?...

Caroline. Il faut bien l'entendre pour savoir ce qu'il veut.

Henri, *très-ému.* Je le saurai avant vous, madame, car c'est moi qui me charge[3] de le recevoir.

Caroline. Eh mon Dieu ! oui, faire une scène ! Je déclare, monsieur, que, s'il y a entre vous la moindre explication, je me rétracte, je n'ai rien promis...

HENRI. Mais enfin, madame, c'est un rendez-vous...

CAROLINE. Oui, monsieur, que je lui ai accordé... pour le congédier, car je ne sais comment, moi, qui suis la moins coquette des femmes, je me trouve ainsi entre deux adorateurs. (*Remontant le théâtre à droite.*) N'est-ce pas lui ?

Elle regarde avec crainte par la porte du fond.

HENRI, *à voix basse, s'approchant de Valérie.* Eh bien ?

VALÉRIE, *de même.* Je ne puis le croire encore, et, à moins que je ne l'entende lui-même !... Dites-moi, Henri, est-ce mal d'écouter ?

HENRI, *vivement.* En pareil cas, c'est l'action la plus louable, la plus légitime...

CAROLINE, *à Valérie et à Henri.* Il vient ; laissez-nous.

VALÉRIE, *bas.* Conduisez-moi vers ce cabinet qui doit être... là, à gauche. (*Arrivée près du cabinet, elle s'arrête et dit à Henri.*) Venez-vous ?

HENRI. Qui, moi ? (*Montrant Caroline.*) La confiance... le respect... Mais écoutez pour nous deux, et ne perdez pas un mot.

Valérie sort par le cabinet à gauche, et Henri sort par le fond.

Scène III.

CAROLINE, *seule.* C'est terrible un congé à signifier ;[1] et quoique, certainement, j'y sois bien décidée, c'est toujours très-désagréable. Allons, cherchons du moins les phrases les plus aimables, les plus obligeantes. Qu'il nous quitte, c'est bien ; mais encore faut-il qu'il ait des regrets.

Scène IV.

CAROLINE, LE COMTE, *qui est entré par la porte à droite.*

CAROLINE. Vous allez penser, monsieur, que je tiens peu à mes résolutions ; [1] car je m'étais bien promis qu'aujourd'hui il ne serait pas question d'affaires entre nous. Eh bien ! monsieur, que me voulez-vous, et qu'avez-vous décidé ?

LE COMTE. J'ose à peine vous le dire, madame ; mais daignez m'entendre, et, après ce que je vais vous confier, j'espère que c'est vous-même qui prononcerez.[2]

CAROLINE, *à part.* Eh, mon Dieu ! que veut-il dire ? je n'y suis plus.[3]

LE COMTE. Vous n'ignorez pas que, dernier héritier d'une famille très-nombreuse, je ne devais jamais espérer le titre et les richesses dont je jouis aujourd'hui. Mon refus d'entrer dans les ordres m'avait brouillé avec [4] mes parents ; mais j'avais fait de brillantes études, j'étais plein de courage, d'enthousiasme ; et, comme tous les jeunes gens de mon âge, dans mes rêves d'indépendance, j'espérais ne devoir ma fortune qu'à moi-même. Je partis, sans prévenir personne, pour commencer mon tour d'Europe. Il ne fut pas long; je n'avais pas fait vingt lieues que déjà j'étais amoureux.

CAROLINE, *souriant.* Je vois que votre philosophie n'était pas à l'abri de deux beaux yeux. Et celle que vous aimiez...

LE COMTE. Vous vous trompez, madame ; elle était aveugle !

Caroline, *à part.* Grand Dieu ! quel rapprochement ! [1]

Le Comte. Elle avait sauvé mes jours aux dépens des siens. Je lui consacrai ma vie ! je n'existai plus que pour l'aimer ! La seule idée qui m'occupât était de lui rendre la lumière, de lui faire partager les douceurs de ce jour, dont je ne jouissais que par elle. Que n'avais-je alors les trésors que je possède aujourd'hui ! j'aurais tout donné ! j'aurais cru trop peu payer encore un aussi grand bienfait. Mais, j'ignorais même si un pareil miracle était possible à la science ! Je n'avais rien, je ne possédais rien, et à qui m'adresser ? Je ne comptai que sur moi, et je partis. — Je traversai à pied l'Allemagne, la France; j'arrivai à Paris, séjour des sciences et des talents ! Je cherchai le plus habile, le plus savant ; je me présentai chez lui, je lui offris mon temps, mes soins, ma peine ; je ne lui demandai rien que de m'initier dans son art, et je devins, non pas son élève, mais son apprenti, son serviteur, son valet !

Caroline. Vous, monsieur le comte ?

Le Comte. Oui ! Trop heureux encore si celui dont je m'étais rendu volontairement l'esclave eût payé mes services du prix que j'y avais mis ! Mais, bien différent de ces savants généreux qui croiraient trahir la cause de l'humanité en cachant une découverte utile, mon maître spéculait sur ses talents ; il ne voyait que la fortune, les trésors ; et, avare de [2] la science qui les lui procurait, il aurait cru s'appauvrir en la partageant avec moi ! Eh bien ! cette science, je la lui dérobai ! La nuit, j'étudiais furtivement ses livres, ses manuscrits ! Le jour, témoin assidu

des prodiges de son art, je suivais sa main habile, et malgré lui, je surprenais ses secrets ! Ni ses mauvais traitements, ni le joug humiliant de sa tyrannie, rien ne me rebuta. Enfin, au bout de deux ans de ruses et de travaux continuels, j'étais sûr de moi ![1] Un vieillard se présente : un de vos serviteurs, madame, un Allemand, un compatriote ; il était trop indigent pour que mon maître daignât le secourir !...

Caroline. Comment ! ce serait vous ?...

Le Comte. Combien j'étais ému ! mon cœur palpitait et ma main était tremblante. Enfin, madame, je réussis. Depuis, mille épreuves nouvelles, toutes couronnées de succès, m'avaient attesté mes talents. Je partis plein de confiance et d'espoir ; et, c'est en rentrant en Allemagne que j'eus connaissance des titres, des dignités et du riche héritage qui m'attendaient. Je pouvais alors faire venir mon maître et le récompenser dignement. Mais j'avais l'orgueil de croire en moi ![2] Et, vous le dirai-je, madame, j'aurais été jaloux que celle que j'aime reçût d'une autre main que de la mienne un pareil bienfait. Il me semblait que ce prix[3] m'était dû !

Caroline, *vivement.* Oui, sans doute, vous le méritiez.

Le Comte. Eh bien ! madame, l'objet de tant d'amour, celle en qui résident et ma vie et mon bonheur, elle est ici, je l'ai vue, c'est Valérie !

Caroline. Que dites-vous ?

Le Comte. Prononcez maintenant. Suis-je libre, et m'est-il permis de vous épouser ?

Caroline, *lui tendant la main.* Avez-vous besoin de ma réponse ?

Le Comte. Non, je la lis dans vos yeux ; et

quant au procès d'où dépend votre fortune, je crois pouvoir l'abandonner sans manquer à[1] la mémoire de mon oncle. Je viens de faire dresser,[2] par un notaire des environs, ma renonciation en bonne forme à des droits au moins très-douteux.

Caroline. Non, monsieur le comte, ils ne le sont pas.

Le Comte, *souriant.* J'entends, madame; vous voulez que ma prudence ait le mérite d'un sacrifice. Eh bien! soit, imitez-moi, faites aussi le sacrifice de votre fierté: acceptez mes offres et accordez-moi votre amitié.

Caroline. Ne l'avez-vous pas déjà?

Le Comte. Eh bien, madame, je la réclame en ce moment. Il faut que vous m'aidiez à déterminer Valérie; elle hésite encore; je lui ai parlé d'un ami à qui je devais la conduire.

Caroline. Quoi! ne lui avez-vous pas dit?...

Le Comte. Je m'en suis bien gardé![3] il n'y aurait plus d'espoir, si elle savait que c'est moi! Un pareil moment exige la tranquillité, le calme le plus absolu; la moindre émotion peut tout perdre, et elle n'aurait jamais le courage...

Scène V.

LES MÊMES; VALÉRIE.

Valérie, *à part, sortant du cabinet à gauche.* Je n'y tiens plus![4] tant d'amour, de générosité... ah! que j'étais coupable! (*Haut.*) Ernest, n'êtes-vous pas là?

Caroline, *pendant qu'Ernest s'approche.* Oui, le voici près de toi!

Valérie. Oh! je le savais. (*A Ernest.*) Eh bien!

mon ami, je suis décidée : partons, allons trouver votre ami.

LE COMTE, *à part.* Qu'entends-je ?

CAROLINE, *à part.* Quel bonheur ! elle y consent !

LE COMTE. Notre départ ne sera pas nécessaire, car il est venu me trouver ;[1] il est ici.

VALÉRIE, *souriant.* Voilà alors qui est à merveille ; mais voyez comme cela se rencontre.[2]

LE COMTE. En vérité, j'admire votre courage.

CAROLINE. Quoi ! tu n'as pas peur ?

VALÉRIE. Non, je suis tranquille, tout à fait calme, (*lui prenant la main*) voyez plutôt ; et puis, vous serez près de moi, n'est-il pas vrai ?

LE COMTE. Oui, sans doute.

VALÉRIE. Eh bien ! ne perdons pas de temps.

LE COMTE, *appelant.* Ambroise ! (*Bas à Caroline.*) Je l'ai prévenu. (*Haut à Valérie.*) Ambroise va vous conduire dans le petit salon.

VALÉRIE. C'est bien. (*A Ernest avec un sourire.*) Vous venez, n'est-ce pas ?

LE COMTE. Oui, oui, je vous suis.

Valérie sort conduite par Ambroise.

Scène VI.

LE COMTE, CAROLINE.

CAROLINE. Eh ! mais, qu'avez-vous donc ?[3]

LE COMTE, *très-ému.* Je ne puis vous dire ce que j'éprouve ! Arrivé à ce moment que j'ai tant désiré, je ne me reconnais plus ; toute ma résolution m'abandonne ; je tremble.

CAROLINE. Allons, mon ami, allons, remettez-vous.[4]

LE COMTE. Jamais je n'aurai la force...

Caroline. Ernest, mon ami, du courage! revenez à vous![1] Songez à notre amitié... Songez à Valérie!

Le Comte. Valérie! Oui, vous avez raison, vous me rendez à moi-même![2] Je vous réponds de moi, ma généreuse amie.

Il lui baise la main et sort

Scène VII.

caroline, henri, *qui est entré un peu avant la fin de la scène précédente et qui a vu le comte baiser la main de Caroline.*

Henri. A merveille![3]

Caroline. Ah! vous voilà, mon cher Henri!

Henri. Oui, madame; je reviens trop tôt sans doute? Ah! Caroline! est-ce avec moi, est-ce avec votre ami que vous devriez avoir recours aux ruses de la coquetterie?

Caroline, *regardant à gauche, et de la main faisant signe à Henri de se taire.* Silence. Taisez-vous.

Henri, *continuant.* Quel mérite avez-vous à me tromper? Ma confiance, mon respect n'égalaient-ils pas mon amour? (*Caroline faisant le même geste.*) Caroline, vous ne m'écoutez même pas! D'autres pensées vous occupent, et votre âme tout entière est loin de moi.

Caroline, *regardant toujours du côté par où le comte est sorti.* Je l'avoue, je suis d'une inquiétude...

Henri. Pour lui?

Caroline. Oui; l'événement est si incertain!

Henri. Apprenez donc... dussé-je[4] redoubler encore le trouble et l'émotion où je vous vois...

apprenez que le comte de Halzbourg vous abuse, qu'il aime Valérie.

Caroline, *froidement.* Oui, il en est amoureux fou, je le sais.

Henri. Quoi! vous le savez, et vous l'aimez encore?

Caroline, *le regardant avec tendresse.* Presque autant que vous. Et prenez garde, car je n'ai qu'un mot à dire pour que vous partagiez l'affection que j'ai pour lui.

Henri. Pour cela, c'est autre chose.

Caroline. Eh bien, monsieur, apprenez donc, avant tout, qu'il n'a jamais aimé que Valérie, et qu'il ne venait ici que pour l'épouser.

Henri. Comment! il serait vrai? Ah! l'honnête homme! Je cours le remercier. (*Revenant.*) Vous êtes bien sûre au moins qu'il l'épousera?

Caroline. Pourrait-elle le refuser? C'est à ses soins généreux que, dans ce moment peut-être, elle doit la lumière.

Henri. Que dites-vous?

Caroline. Le voici.

Scène VIII.

LES MÊMES; LE COMTE.

Caroline, *allant à lui.* Eh bien, mon ami, qu'avez-vous à m'annoncer? Parlez, de grâce!

Le Comte. Je ne puis vous répondre, j'ignore moi-même...

Caroline. Qu'est-il donc arrivé?

Le Comte. Un instant, je me suis flatté du succès.[1]

Henri. Eh bien?

Le Comte. Au cri qu'elle a jeté, j'ai fui épouvanté...

Scène IX.

LES MÊMES ; VALÉRIE, *qu'*AMBROISE *suit de loin.*

Valérie. (*Elle s'élance rapidement de la porte de côté.*) Laissez-moi, laissez-moi ; je vois ! je vois ! (*Elle fait quelques pas au milieu du théâtre ; puis s'arrête en chancelant et comme éblouie du rayon de lumière qui la frappe.*) Qui m'a touchée ? qui m'a arrêtée ? (*Ouvrant de nouveau les yeux et étendant la main comme pour saisir l'air et la lumière.*) Où suis-je ? quel est ce monde nouveau ? ces objets inconnus qui m'environnent, qui me touchent et que je ne puis saisir ? (*Se regardant et regardant autour d'elle.*) Dieu ! je ne suis pas seule! O merveille que je ne puis comprendre! ô spectacle éblouissant qui confond ma raison! Oui, c'est là le jour, c'est la lumière, c'est la vie ! (*Croisant les mains et tombant à genoux.*) O mon Dieu ! je te rends grâce, je sors de ma prison, j'existe!...

Caroline, *allant à elle.* Valérie, mon amie !

Valérie. Dieu, quelle voix ! c'est toi, Caroline ; laisse-moi te connaître, que je te regarde ! Que tu es belle ! autant que tu étais bonne... (*Elle se retourne, aperçoit Henri et le comte qui sont l'un à côté de l'autre.*) Ah ! (*Elle les regarde, hésite un instant, puis va droit à Ernest. Arrivée près de lui, elle s'arrête, détache son bouquet et le lui présente.*) Tiens, Ernest !

Le Comte, *se jetant à ses genoux.* Ah ! je suis trop récompensé.

Ambroise, *à Valérie, lui présentant un bandeau*[1]

noir. Allons, mademoiselle, encore pendant quelques jours : c'est par ordonnance du docteur.[1]

Valérie. Quoi ! déjà redevenir aveugle !

Le Comte. Ce matin, Valérie, vous trouviez que c'était un état si agréable !

Valérie, *le regardant.* Ah ! je n'avais pas vu !

FIN.

NOTES.

ACTE PREMIER.

Page Note

1, 1 *Donnant sur*, opening into.

2 *Croisées*, windows.

Scène I.

3 *Vous avez toujours du monde*, you always have company.

4 *Le moyen de...*, how could I.

5 *Ou c'est tout comme*, or what was the same thing.

2, 1 *Qui n'y voit pas*, who cannot see, who is blind.

2 *Aborder*, to enter upon.

3 *Je vous devine*, I guess what you are going to tell me.

4 *L'étendue de vos lumières*, the extent of your abilities.

5 *Parler raison*, to talk sense.

6 *Justement*, just so.

7 *Ah ! mon Dieu !* Heavens!

8 *Six mille florins de rente*, an income of six thousand florins. (The value of the old South German florin used to be 20 pence.)

3, 1 *Un maudit procès*, a wretched law-suit.

2 *Il n'aurait tenu qu'à moi de le gagner*, had I wished, I could have won it.

3 *C'est égal*, no matter.

4 *On n'a pas idée de...*, one never heard of.

5 *Le cadet*, the youngest son.

6 *Riche à millions*, worth millions.

7 *C'est encore à lui que revient...*, he is also the heir to.

8 *A la charge par lui de...*, on condition that he.

Page Note

4, 1 *On dit beaucoup de bien*, they speak most highly.
2 *Bien entendu*, of course.
3 *Après cela*, after all.
4 *Vivre dans l'absence*, to live in solitude.
5 *Autant mourir tout-à-fait*, she might as well be dead.

Scène II.

5, 1 *Un chasseur*, a footman.
2 *C'est bien*, very well.
3 *Galonné sur toutes les coutures*, laced all over the seams.
4 *Je me mettrais peut-être très-mal avec vous*, perhaps I should offend you.
5 *Convenable*, proper.
6 *Cela n'engage à rien*, there is nothing binding in that.

Scène IV.

6, 1 *Vous allez encore un bon pas*, you still walk pretty fast.
2 *Caduc*, decrepit.
7, 1 *Si vous vouliez bien*, if you would.
2 *Vous avez beau dire*, say what you will.
3 *D'accord*, granted.
4 *Eh bien ?* Well?
5 *Il n'était question que de*, people then talked of nothing but.
6 *Hôtel*, mansion.
7 *A ce qu'on me dit*, from what they told me.
8 *Eh bien ! voyons.* Well! come.
8, 1 *Comme*, how kindly.
2 *Avec tous les développements convenables*, with all the proper details.
3 *J'entends*, I understand.
4 *Au juste, vu que...*, exactly, considering that.
5 *J'en impose*, I am imposing on you.
9, 1 *Que je ne te retienne pas*, do not let me detain you.
2 *C'est tout au plus si j'aurai...*, I will scarcely have.

Scène V.

Page Note

10, 1 *L'absence ne fait rien sur...*, absence cannot prevail over.

2 *Il n'est pas question de cela. C'est de vous qu'il s'agit.* That is not the question. Let us talk about you.

11, 1 *Dès mon bas âge*, from my earliest years.

2 *Si ce n'est que*, except that.

3 *Quel dommage!* What a pity!

4 *Qui avait lieu*, which was held.

5 *De nous livrer passage*, to make way for us.

6 *Cliquetis*, clicking.

7 *Qui me glaçait de frayeur*, which chilled me with terror.

12, 1 *Qui me fit froid*, which made me cold.

2 *A ce que j'ai su*, from what I have heard.

3 *Ces tapis de verdure*, those green-swards.

4 *J'aurais reconnu sa démarche*, I could have recognised his approach.

Scène VI.

14, 1 *A la cantonade*, behind the scenes.

2 *La première cour*, the front-yard.

3 *Un arrangement à l'amiable*, an amicable arrangement.

4 *Et que sait-on?* and who knows what may happen?

5 *Il a le bon droit de son côté*, he has right on his side.

6 *On ne convient pas*, they never acknowledge.

7 *Et je n'en serais pas éloignée*, and I should not be very far from consenting to it.

15, 1 *Je ne m'en cache pas*, I make no secret of it.

2 *J'ai un faible pour la richesse*, I have a weakness for riches.

3 *Me porte à me ranger du parti des opprimés*, leads me to side with the oppressed.

4 *Je l'aime d'inclination*, I feel an attachment for it.

5 *J'y suis*, I know.

6 *Du tout*, not at all.

16, 1 *Ecoute donc*, after all.

Page Note

16, 2 *Et quel autre serait-ce que*, and who could it be else but.

3 *Qui veuillent bien*, who may consent.

4 *Comment, il se pourrait !* What, is it possible !

17, 1 *Tu vas te rendre*, you will give in.

2 *Et l'on se laisse surprendre,* and one is always overtaken.

3 *Un tel hommage a droit de me flatter*, such an homage flatters me.

4 *Je l'aimerais, que je n'en conviendrais pas*, even if I loved him, I would not acknowledge it.

Scène VII.

5 *Les degrés du perron*, the flight of steps.

6 *J'aurais dû m'en douter*, I should have suspected it.

18, 1 *C'est égal*, that does not matter.

2 *Je n'ai que faire ici*, I have nothing to do here.

3 *A l'improviste*, unexpectedly.

4 *Il vient de renverser*, he has just upset.

ACTE SECOND.

Scène I.

5 *En grande parure*, in full dress.

19, 1 *Fondrières*, ruts.

2 *Procureur*, attorney.

20, 1 *Si vous tenez à mon avis*, if you care for my advice.

2 *Il est*, there is.

Scène II.

3 *C'est fini*, it is settled.

Scène III.

Page Note

21, 1 *Voilà, voilà !* Coming, coming !
2 *Ont la parole haute*, speak very loud.
3 *Le prétendu a bonne tournure*, the pretended has a good figure.
4 *C'était bien la peine !...* What was the use, then...
5 *Le mal*, the trouble.
6 *De faire avancer la voiture de monseigneur*, to draw up to the door.
7 *Hein ! qu'y a-t-il ?* Eh ! what is it ?

22, 1 *Est bien mieux*, looks far better.
2 *Au fait*, really.
3 *Se remettant*, recovering himself.
4 *De manière que*, so that.
5 *Quand il se trouve le même jour un mariage et un testament*, when a marriage and a will come together.

23, 1 *Toujours*, meanwhile.

Scène V.

25, 1 *L'épreuve*, the trial.
26, 1 *Si vous veniez à*, if you should happen to.
27, 1 *Ne trompe point*, does not deceive.

Scène VI.

28, 1 *La belle avance !* What advantage is there !
29, 1 *Mais c'est que le comte ne part pas*, but the count does not go.
2 *Le plus terrible, c'est que*, what is most terrible.
3 *Je n'en saurais douter*, I cannot doubt it.
4 *Qu'il vous l'ait dit ou non*, whether he told you or not.
5 *Plût au ciel !* May Heaven grant !
30, 1 *Il est fort bien*, he is very good-looking.

Scène VII.

31, 1 *Un si beau parti !* Such a good match !
2 *C'est cela même*, that is just the thing.

Page Note
31, 3 *Ils s'entendaient ensemble*, they arranged together
4 *Perdre*, to disgrace.

ACTE TROISIÈME.

Scène I.

32. 1 *Une défiance dont je ne puis me rendre compte*, a distrust which I cannot account for.

Scène II.

33, 1 *Un entretien particulier*, a private interview.
2 *Vous venez de vous y rendre*, you have just gone there.
3 *C'est moi qui me charge*, I take upon myself.

Scène III.

34, 1 *Un congé à signifier*, to have to dismiss some one.

Scène IV.

35, 1 *Que je tiens peu à mes résolutions*, that my resolutions are rather weak.
2 *Qui prononcerez*, who will decide.
3 *Que veut-il dire? Je n'y suis plus.* What does he mean? I am astray.
4 *M'avait brouillé avec*, had set me at variance with.
36, 1 *Quel rapprochement!* What a likeness!
2 *Avare de*, sparing of.
37, 1 *J'étais sûr de moi*, I could rely on myself.
2 *De croire en moi*, to thoroughly believe in myself.
3 *Ce prix*, this reward.
38, 1 *Sans manquer à*, without disrespecting.
2 *Je viens de faire dresser*, I have just had drawn up.
3 *Je m'en suis bien gardé*, I took good care not to.

Scène V.

Page Note

38, 4 *Je n'y tiens plus !* I can stand it no longer!

39, 1 *Il est venu me trouver*, he has come to join me.

2 *Voilà qui est à merveille ; mais voyez comme cela se rencontre.* That is the best possible thing; but see what a lucky chance.

Scène VI.

3 *Qu'avez-vous donc ?* What is the matter with you?

4 *Allons, remettez-vous*, come, compose yourself.

40, 1 *Revenez à vous*, collect yourself.

2 *Vous me rendez à moi-même*, you restore me to my senses.

Scène VII.

3 *A merveille !* Very well!

4 *Dussé-je*, were I to.

Scène VIII.

41, 1 *Je me suis flatté du succès*, I entertained hopes of success.

Scène IX.

42, 1 *Bandeau*, head-band.

43, 1 *C'est par ordonnance du docteur*, such is the prescription of the doctor.

FIN DES NOTES.

LONDON
Printed by STRANGEWAYS & SONS, Tower Street, Cambridge Circus. W.C.

FRENCH CLASSICS.

Edited by some of the most eminent French Masters in England.

SERIES I.

Price per Volume, 6d.; in cloth, 1s.

BOILEAU.—Le Lutrin.

BRUEYS.—L'Avocat Patelin.

CORNEILLE.—Le Cin, Cinna, Horace, Polyeucte

MOLIÈRE.—L'Avare, le Bourgeois Gentilhomme, les Femmes Savantes, les Fourberies de Scapin, le Malade Imaginaire, le Médecin malgré lui, le Misanthrope, les Précieuses Ridicules, Tartuffe.

MUSSET, Alfred de.—On ne saurait penser à tout. Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.

RACINE. — Andromaque, Athalie, Britannicus, Esther, Iphigénie, Phèdre, les Plaideurs.

REGNARD.—Le Joueur.

SEDAINE.—Le Philosophe sans le savoir.

VOLTAIRE.—Mérope, Zaïre.

CORNEILLE.—Horace. The original French Text, with the Translation in English blank verse by Walter Nokes, 1 Vol. small 8vo. Paper wrapper, 2*s.* 6*d.*; bound, 3*s.* 6*d.*

——— Polyeucte. 1 Vol. small 8vo. 2*s.* 6*d.*; bound, 3*s.* 6*d.*

FÉNELON.—Télémaque. (H. TESTARD, B.D.)

Books 1-3. Paper, 6*d.*
——— 4-5. Paper, 6*d.*
——— 12-14. Paper, 6*d.*

LA FONTAINE.—Fables. (F. TARVER.) Complete, cloth, 2*s.*

THÉODORE LECLERCQ. — Proverbes Dramatiques.—L'humoriste ; ou, Comme on fait son lit on se couche. La Journée difficile ; ou, Aide-toi, le ciel t'aidera. With English Notes by H. J. Browne. Cloth, price 1*s.*

Excellently adapted for private theatricals.

PIRON.—La Métromanie. (F. TARVER.) Cloth, 1*s.* 6*d.*

PONSARD.—Le Lion Amoureux. (DE CANDOLE.) 2*s.*

SCRIBE, E. — Bertrand et Raton, ou l'Art de conspirer. Edited by Jules Bué, Hon. M.A. Cloth, Price 1*s.* 6*d.*

VOLTAIRE.—Charles XII. (G. MASSON.) 2*s.*

——— Louis XIV. Chapters 1 to 13. (V. OGER.) Cloth, 2*s.*

——— Louis XIV. Chapters 14 to 24. (V. KASTNER.) Cloth, 2*s.*

——— Louis XIV. Chapters 25 to 34. (V. OGER.) Cloth, 2*s.*

OLLENDORFF.

New Method of Learning to Read, Write, and Speak a Language in Six Months.

ADAPTED TO THE FRENCH.

New Edition. 12mo. cloth, 6*s.* 6*d.*

Né Coiffé.

BORN TO GOOD LUCK.

By C. DAGOBERT.

The whole French Language in a single Tale.

This work has been written for those who can only study by fits and starts, whether at home during a few minutes' leisure, when riding in an omnibus or railway carriage, or when out walking; in fact, whenever a moment can be snatched from business or pleasure. The variety of subjects introduced in the Tale is such that, in reading it even at random, something worth picking up will always be found.

1 Vol. 192 pages. Cloth. Price 1*s.* 6*d.*

XAVIER DE MAISTRE.

LA JEUNE SIBÉRIENNE; LE LÉPREUX DE LA CITÉ D'AOSTE.

With a biographical sketch of the author, and grammatical and explanatory notes suitable for students preparing for examination. By V. KASTNER, M.A., Officier d'Académie; French Lecturer in Victoria University, Manchester.

Cloth. Price 1*s.* 6*d.*

EARLY FRENCH LESSONS.

By HENRI BUE, B. ÈS L.,

Officier d'Académie; Principal French Master, Christ's Hospital, London; Examiner in the University of London; Occasional Examiner H.M.C.S.C.

THE compiler of this little book has had in view to teach the young beginner as many French words as possible in the least tedious manner. He has found by experience that what children dislike most to learn are lists of words, however useful and well chosen, and that they very soon get weary of disconnected sentences, but commit to memory most readily a short nursery rhyme, anecdote, or fable. Hence the selection he has made.

New Edition. 64 pages. Cloth. Price 8d.

ADOPTED BY THE SCHOOL BOARD FOR LONDON.

JANAU'S

ELEMENTARY FRENCH READER.

A collection of interesting and instructive short Stories, adapted for use in Middle Class Schools, with a complete French-English Vocabulary.

At the request of several leading members of the Scholastic Profession I have undertaken to compile an Elementary French Reader, suitable, on account of its price and contents, to Middle Class and other Schools. The matter contained in this book will afford ample scope for the teacher to exercise his pupils in conversation and elementary translation, while the bold type chosen will make it more pleasant to read.

The Vocabulary gives every word in the text, the plural of nouns and adjectives (when formed otherwise than by the addition of *s*), and the feminine of all adjectives, thus avoiding the need of a dictionary. For purposes of reference, I have added a list of regular and irregular verbs.

I trust this little volume will answer the purpose I had in view when compiling it, and meet with the approbation of Teachers.

New Edition. 96 pages. Cloth. Price 8d.

THE NEW GERMAN SERIES.

THE attention of the Heads of Colleges and Schools is respectfully directed to this New Series of German School Books, which has been projected with a view to supply thoroughly reliable Text-Books, edited by German Scholars of the highest reputation, at a price which will bring them within the reach of all. The series now comprises:—

THE GERMAN PRIMER.

Illustrated. Being the easiest Introduction to the study of German for all Beginners. Price 1*s*.

THE CHILDREN'S OWN GERMAN BOOK.

A Selection of Amusing and Instructive Stories in Prose for Beginners. Edited by A. L. MEISSNER, M.A., Ph.D., D. Lit., Librarian and Professor of Modern Languages in Queen's College, Belfast. Small post 8vo. cloth, 1*s*. 6*d*.

THE FIRST GERMAN READER.

A Selection of Episodes from German History, &c. Edited by Dr. A. L. MEISSNER. Small post 8vo. cloth, 1*s*. 6*d*.

PICTURES OF GERMAN LIFE.

A Select Number of Stories from Modern Authors. Edited by Dr. A. L. MEISSNER. Small post 8vo. cloth, 1*s*. 6*d*.

SCHILLER'S PROSA.

Containing Selections from the Prose Works of Schiller with Notes for English Students, by Dr. BUCHHEIM, Professor of the German Language and Literature, King's College, London. Small post 8vo. cloth, 2*s*. 6*d*.

GOETHE'S PROSA.

Containing Selections from the Prose Works of Goethe, with Notes for English Students, by Dr. BUCHHEIM. Small post 8vo. cloth, 2*s*. 6*d*.

THE FIRST GERMAN BOOK.

Grammar, Conversation, and Translation. With a List of Useful Words to be committed to memory, and Two Vocabularies. By the Reverend A. L. BECKER. New Edition. Cloth, 196 pages, 1*s*.

ONE HUNDRED SUPPLEMENTARY EXERCISES.

Cloth, 1*s*.

KEY FOR THE TWO PARTS (for Teachers only).

Cloth, 2*s*. 6*d*.

FIRST STEPS IN GERMAN IDIOMS.

An Alphabetical List of Idioms, with Explanatory Notes and Examination Papers, by the Reverend A. L. BECKER. Cloth, 296 pages, 1*s*. 6*d*.

THE PUBLIC SCHOOL GERMAN GRAMMAR.

With Exercises for Translation, Composition, and Conversation, a List of Strong and Irregular Verbs and Two Complete Vocabularies. By A. L. MEISSNER, M.A., Ph.D. D.Lit. One vol. small 8vo. cloth, 3*s*. 6*d*.

The KEY to the same (for Teachers only), 3*s*.

PRACTICAL LESSONS IN GERMAN CONVERSATION.

A Companion to all German Grammars, and an indispensable Manual for Candidates for the Civil and Military Services, and for Candidates for the Commercial Certificate of the Oxford and Cambridge Joint Board. By A. L. MEISSNER. One vol. cloth, 2*s*. 6*d*.

BUÉ'S CLASS-BOOK OF COMPARATIVE IDIOMS.

GERMAN PART. Edited by Professor R. LENNHEIM, late German Master to H.R.H. the Prince Imperial; and Dr. Th. WEHE, Principal German Master in Dulwich College, and late Lecturer of German at King's College, London. Cloth, 2*s*.

RICHARD & KAUB'S

NEW ENGLISH AND GERMAN DIALOGUES.

New Edition, Revised and Corrected. With a Comparative Table of the new German Moneys, Weights, and Measures. Cloth, 32mo., 1*s*. 6*d*. *Adopted by the School Board for London.*

RICHARD & KAUB'S

NEW ENGLISH AND GERMAN WORD BOOK.

Cloth, 32mo., 80 pages, 6*d*.

THE GERMAN NEWSPAPER READING BOOK.

Containing Extracts from Forty Newspapers (revised according to the New Rules of German Orthography); Questions on Grammar and Philology based upon the Text; Classified Questions compiled from Papers set for the various Public Examinations; and a complete Summary of the changes recently introduced into German Orthography by the German Minister of Education.

Compiled and Edited by W. T. JEFFCOTT (Univ. Lond.), Vice-Principal of the High School, Margate; and G. J. TOSSEL (Univ. Lond.), Modern Language Master in the High School, Margate. One vol. 8vo. cloth, 3*s*.

GERMAN WORKS.

Grammars, Exercises, Conversations, and Idioms.

	s. d.
Becker, The First German Book. Grammar, Conversation, and Translation, with a list of Useful Words and two Comprehensive Vocabularies. Corrected according to the New official spelling . .	1 0
—— One Hundred Supplementary Exercises with Vocabularies	1 0
—— Key for the two Parts (*for Teachers only*) .	2 6
—— First Steps in German Idioms. An Alphabetical List of Idioms, with Notes and Examination Papers .	1 6
Bué, Jules, Class Book of Comparative Idioms. German Part by Prof. LENNHEIM and Dr. WEHE . - .	2 0
—— English Part. Cloth, .	2 0
Davis, Army and Navy German Examination Papers. Compiled from Papers recently set at Public Examinations, with a complete German-English Vocabulary .	3 0
Happé, Questions and Exercises on the Grammar and Idioms of the German Language, with answers to the most important Questions. For the use of Candidates for the Higher Examinations, and for the Upper German Classes in Schools . .	3 0
Hugo, German Simplified, An easy and rapid Self-instructor	1 3
Koop, Dictionary of English Idioms with their equivalent German	2 6
Krueger, Conversational German Lessons. Specially adapted for Self-Instruction.	1 6
Krummacher, Dictionary of Every-day German and English, including Technical Terms, Dialogues for Travellers, an accurate Sound Notation, Outline of German Grammar, etc., etc. Two parts in one volume, English-German and German-English. 700 pages, small 8vo.	5 0
Lange, Franz, Graduated Modern Language Course for teaching German. Based on the Analytical Method of Learning Languages. In 3 Vols. Each Volume .	3 6
Juniors' German, 1 Vol. Seniors' German, 1 Vol. Graduated German Prose Writing, 1 Vol.	
———— Easy German Dialogues. Easy Sentences and Practical Conversations on Every-day Subjects, for the use of Beginners. . .	0 9
Meissner, The Public School German Grammar. With Exercises for Translation, Composition and Conversation, and 2 complete Vocabularies. Revised Ed. 384 pp.	3 6
—— The Key (*for Teachers only*).	3 0

	s. d.
Meissner, Practical Lessons in German Conversation. A Companion to all German Grammars	2 6
Niederberger, German Colloquial Grammar and Composition Book. Part I. Reading and Writing Lessons, Accidence, and a German-English Vocabulary	2 6
—— The Key (*for Teachers only*)	1 6
Oxford and Cambridge German Grammar. Part I. Pupil's Copy. (*For the First and Second Years.*) By F. HUNT and J. HOFFMANN	2 6
——— The same. Master's Copy	3 6
Ploetz, A Table of German Declensions, including the Substantive, Adjective and Pronouns	1 0
Richard and Kaub's New English and German Dialogues. With a Comparative Table of the new German Moneys, Weights, and Measures	1 6
Richard and Kaub's New English and German Word Book	0 6
Rothe, A Table of German Declensions. . . .	0 6
—— Strong and Irregular Verbs in German	0 6
Scholl's Phraseological Dictionary of Commercial Correspondence, English-German. 19,000 Phrases, Lists of Commercial Abbreviations, Geographical Names, etc. *net*	8 0
Wershoven, English and German Technical Vocabulary .	4 6
——— French and German Technical Vocabulary . .	2 6

German Readers.

(The Editors' Names are placed in Parentheses.)

Deutsche Märchen. A Collection of Popular German Tales. With Notes. (HOMANN.)	2 0
Freytag, Die Journalisten. With Notes and Vocabulary. (Dr. J. F. DAVIS) . .	2 6

German Authors, with Explanatory Notes for English Schools. Price per volume in Paper Wrappers, 9d. :—

Benedix, Doktor Wespe. (Naftel.)

Goethe, Hermann and Dorothea. (Clapin.)

Kotzebue, Die deutschen Kleinstädter. (Naftel.)

—— Der gerade Weg der beste. (Clapin.)

Schiller, Wilhelm Tell. (Naftel.)

—— Der Parasit. (Clapin.)

—— Maria Stuart. (Naftel.)

Wichert, Das eiserne Kreuz. (Delfs.)

German Readers —*continued.*

	s.	d.
German Manuscript Reader. Recueil de Lettres Allemandes, reproduites en écritures autographiques pour exercer à la lecture des manuscrits allemands. (B. LÉVY.)	3	6
German Newspaper Reading Book. Extracts from Forty Newspapers. Questions on Grammar, Chronology, etc. (Revised according to the New German Orthography.) (JEFFCOTT and TOSSELL.)	3	0
Goethe's Prosa. Selections from the Prose Works of Goethe, with Notes for English Students. (Dr. BUCHHEIM.)	2	6
Hauff, Das Bild des Kaisers. With Notes, and a German-English Vocabulary. (Dr. J. F. DAVIS.) . . .	2	0
——Märchen : Die Karawane. With Notes and a German-English Vocabulary. (Dr. J. F. DAVIS.) . . .	2	6
—— Märchen : Das Wirtshaus im Spessart. With Notes and a German-English Vocabulary. (Dr. J. F. DAVIS.)	2	6
Illustrated German Primer. The easiest Introduction to the Study of German for all Beginners, ...	1	0
Lessing's Fables, in Prose and Verse. With Notes and a German-English Vocabulary. (E. L. NAFTEL.) .	1	6
Meissner. The Children's Own German Book. A selection of Amusing and Instructive Stories in Prose.	1	6
——The First German Reader. A selection of Episodes from German History, etc. . .	1	6
—— Pictures of German Life. A select Number of Stories from Modern Authors . .	1	6
Riehl, Kulturgeschichtliche Novellen, with Notes and German-English Vocabulary. (Dr. J. F. DAVIS.) .	2	6
Schiller's Prosa. Selections from the Prose Works of Schiller, with Introduction and Notes. (Dr. BUCHHEIM.)	2	6
Schlapp, Lust and Lehre. A Progressive German Reader in Prose and Poetry. With Notes and a Vocabulary .	1	6


3 0112 072693549